

Bourses Ekphr@sis

*De la rencontre entre un artiste
et un critique naît une analyse
littéraire de l'œuvre*

Il est primordial pour un artiste de disposer d'un texte critique de qualité sur son travail. C'est le souhait d'encourager ce format d'écriture qui est à l'origine des bourses Ekphrasis, lancées par l'ADAGP en association avec l'AICA France et le *Quotidien de l'Art* : elles ont pour objet de mettre en relation 10 artistes avec autant de critiques.

Les textes des 10 lauréats de cette première édition (dotés chacun de 2000 euros, couvrant la rédaction du texte et sa traduction) seront publiés au long de l'année dans le *Quotidien de l'Art*, au rythme d'un par mois.

Benedetto Bufalino : la révolution est une guirlande qui clignote sur la place d'un village

Par Jean-Christophe ARCOS, critique d'art,
membre AICA France – mars 2021

Je ne voudrais pas en faire une tartine sur l'art et la vie : ça colle aux doigts, comme le disait en experte Catherine Millet. Mais, en renversant les situations, Benedetto Bufalino introduit un doute. Comment penser, où classer une bétonnière-boule à facettes, une limousine-banc public ou une maison roulante ?

Ce n'est pas qu'une critique de l'entertainment (c'est aussi de l'entertainment) ; ce n'est pas que de la poésie (la rencontre fortuite d'un lampadaire et d'un aquarium), ce n'est pas que l'impression d'avoir la berlue ou la mise à nue des apparences : ce sont, mêlées, les catégories d'entendement et de rangement du monde.

La farce apparaît comme un premier ressort : grillager des poules dans une voiture de lics, grimer une voiture sans permis en Ferrari de carton-pâte, enchâsser dans une galerie d'art un rocher pris par le bitume, constituer autant de reconductions des charivaris moqueurs des carnivals populaires, dans lesquels l'image du roi se fond dans celle du boufon.

Le geste appelle la moquerie d'un ordre établi – y compris celui dans lequel l'artiste se doit d'être sérieux. Si les installations-slash-sculptures-slash performances participatives de Bufalino s'apparentent à des mots-valises, sans doute faut-il y voir le miroir nos ambivalences profondes à l'égard de l'art, et des impasses sur lesquelles nous butons tout en les construisant : le fun et le snob, l'espace public et l'enceinte exclusive de l'entre-soi, la générosité et l'ascétisme, s'assemblent pour former un portrait-robot du monde de l'art en Tartufe.

Benedetto Bufalino ne se gêne pas pour rire de lui-même, dans un éclat ou un éclatement salutaire dressant un miroir grimaçant face à nos postures collet-monté.

Pour le festival Do Disturb en 2017, Benedetto déroulait un tapis orange sur le palier d'honneur du Palais de Tokyo, et y faisait jouer l'équipe amateur du Eifel Basket Club. Pour rejoindre les autres espaces, les visiteu.r.se.s ne pouvaient éviter d'entrer sur le terrain. Devenaient-ils joueu.r.se.s d'un instant ou intrus.es ? Et qui aurait ici été l'intrus ?

À qui appartient l'espace ?

Ces logiques de répartition, de partition, leur remise en cause n'est jamais criarde dans le travail de Benedetto Bufalino : le parti pris se fait par le sourire, l'artiste nous invitant à nous mettre à nu, ou en bikini, pour éprouver le contact caressant des bulles d'un jacuzzi creusé dans une Seat Ibiza. Le véhicule, signe extérieur de richesse autant que moyen de mobilité, se

manifeste dans toute sa vacuité : (é)vidé de la fonction mythologique où l'élève la société de consommation, il devient l'opérateur d'un changement de statut pluriel. Les distanciations sociales et physiques peuvent s'effacer, le temps se distordre : à cœur d'enfant, rien d'impossible - pas même la métamorphose de l'art en terrain de jeu. C'est un travail crucial, aujourd'hui plus que jamais, qu'effectue Benedetto Bufalino : lever le pied, faire un pied de nez, montrer la lune, se mettre un doigt dans l'œil. Raconter une histoire qui a le cul entre l'art et la vie, et qui colle au maillot.

Ce n'est certes pas la position la plus confortable, mais Bufalino est habitué aux grands écarts. L'artiste n'a pas suivi le parcours convenu qui mène de l'école d'art à la notoriété par la voie express du réseau : sa formation en design d'espace l'a immédiatement porté au contact de la contrainte, de l'agencement, de l'optimisation - la forme inale étant le résultat d'un processus de discussion, de traduction et de négociation. La commande fait partie, non pas des nécessités, mais des protocoles utiles à la réalisation :

commissaires, ingénieurs et administrations forment une communauté collaborative éphémère unie par une œuvre qui transcende alors leurs langages habituels. Les carnets de travail de l'artiste se peuplent d'une succession de dessins décrivant par le trait seul (les mots ne contribuant jamais à son processus créatif) des accouplements fantasques entre des machines, roulantes ou volantes, des mobiliers, urbains ou domestiques, et des fonctions, de la plus triviale à la plus invraisemblable. Ces condensations visuelles s'approchent conceptuellement des cyborgs de Jean-Luc Moulène ou d'Oliver Laric ; les collisions et les métamorphoses qu'elles proposent engendrent des monstres aux découpes exactes et aux initions parfaites, suturés ensemble, sans qu'on voit les coutures : le contraire de Frankenstein.

La mutation vise aussi les délimitations sociales. Les objets mobilisés n'ont rien à voir entre eux, mais chacun véhicule des codes immédiatement disponibles, et donc appropriables : la Fiat Coupé friterie intéresse autant les amateurs de tuning ou de foodtrucks que les passant.e.s par la frite alléché.e.s ou le public de l'art contemporain - et pourquoi ne pas imaginer que ces catégories

soient moins étanches, qu'elles puissent être transcendées ?

Parce qu'on fréquente l'IAC, le FRAC Grand Large ou le CAPC, on n'aimerait pas les frites ? Révéler la possible caducité des taxonomies établies, tant entre les objets qu'entre leurs utilisateurs.-trices, apparaît comme un pari majeur des œuvres déployées dans l'espace public par Benedetto Bufalino - la figure de l'artiste l'autorise.

« Chatouiller le réel »

C'est avec humilité que Bufalino use pourtant de ce rôle singulier : l'intention n'est pas d'étaler un geste personnel, subjectif, qui modifierait autoritairement le sens des circulations en attribuant à l'Artiste un rôle de révélateur de l'absurdité de l'usage du monde comme-il-va. Il s'agit dès lors d'atténuer le dérangement, de le rendre recevable, sans le supprimer - une politique des petits pas au terme de laquelle la forme ainsi introduite est autorisée à modifier la relation des usager.e.s aux lieux, et entre elles.eux.

Si l'artiste parle volontiers d'une politique des corps, il cherche à en démultiplier les occasions d'apparition. Le sport est régulièrement convoqué à cet effet : domaine par excellence de la règle, il devient le royaume de tous les dérèglements. Au fond, savoir qui gagne aurait-il une réelle importance, quand la Table de ping-pong tournante redistribue à chacune de ses rotations les rôles et les points du tournoi ?

La différenciation entre gagner et perdre importe au final moins que le plaisir pris à partager une partie du monde. Soulignant que l'économie ne peut pas tourner à plein régime, qu'elle ne peut pas être le seul régime qui fasse tourner le monde, l'artiste se charge d'une fonction toute débordienne : enlever du temps au temps productif. Symbole ultime de ce renversement poétique, la Voiture lampadaire, récemment installée de façon pérenne sur le parvis de La Défense : Benedetto Bufalino ajoute ce qui apparaît au premier abord comme un énième mobilier urbain, comme finiraient presque par le devenir les sculptures majeures d'artistes mis à

profit d'un aménagement productif de l'espace commun.

Mais dans la tête du petit prince Bufalino, l'œuvre n'est pas un signal de plus, et la voiture n'est pas à l'envers : c'est la planète qui l'est, comme elle l'était sur le Socle de Piero Manzoni. Grimant là, on peut embrayer vers le monde d'après, en remettant celui-ci d'aplomb. Oui, l'art peut ça : induire gentiment dans la bonne erreur, la fleur au fusil et le sourire aux lèvres. Faire avancer sans passer la troisième. Prendre le temps de s'asseoir ici, de s'y prélasser, prendre l'espace qui nous revient. Imaginer qu'il n'obéit à aucune loi, pas même celle de la gravité.

Puis, au fond, qu'est-ce qui est grave ?

JEAN-CHRISTOPHE ARCOS

Né en 1977, diplômé de l'Institut d'études politiques, formé à l'École du Louvre, critique d'art et commissaire d'exposition indépendant invité à intervenir pour la Casa de Velazquez, les Rencontres d'Arles, le Palais de Tokyo, la HGB Leipzig et la KunstAkademie Karlsruhe, initiateur du Cinéma du Solstice et du Cinéma de la Nouvelle lune à la Cité internationale des Arts, délégué général du réseau PAC/Provence Art Contemporain.